

La mort de Théràmène

Théràmène, l'un des Trente, a tenté d'appliquer une politique modérée. Critias, appartenant à la fraction la plus dure, voit en lui un danger pour l'oligarchie. Sentant que le discours que Théràmène prononce pour sa défense (dont on a ici la péroraison) risque de lui attirer la sympathie de la Boulè, Critias décide de brusquer les choses.

« Il me surnomme « cothurne », parce que j'essaie de m'adapter aux uns et aux autres ; et celui qui ne convient ni aux uns ni aux autres, comment donc, au nom des dieux, doit-on l'appeler ? C'est toi qui, sous la démocratie, passais pour le pire ennemi du peuple, et, sous le régime aristocratique, te voilà devenu le pire ennemi des gens de bien. Pour moi, Critias, je n'ai jamais cessé de faire la guerre à ceux qui considèrent qu'il ne peut y avoir de belle démocratie jusqu'à ce que les esclaves et ceux qui vendraient, par misère, leur patrie pour une drachme participent au pouvoir ; et, d'autre part je suis un adversaire constant de ceux qui pensent qu'il ne peut pas se constituer de bonne oligarchie jusqu'à ce qu'ils aient réduit la cité à subir la tyrannie du petit nombre. Gouverner avec ceux qui sont en mesure de défendre l'Etat soit avec leur cheval soit avec leur bouclier, voilà ce que j'estimais autrefois la meilleure politique, et je ne suis pas aujourd'hui d'un avis différent. Maintenant, si tu peux, Critias, citer un cas, où, avec un gouvernement démocratique ou tyrannique, j'ai essayé de priver de leurs droits de citoyens les gens distingués et honnêtes, parle : si l'on peut prouver que je me suis ainsi conduit maintenant ou autrefois, je conviens que je mérite, après les pires supplices, la mort. »

Comme il avait terminé sur ces mots, et qu'on vit nettement dans le Conseil des mouvements qui lui étaient favorables, Critias, qui se rendait compte que, s'il laissait le Conseil voter par oui ou par non sur le cas de Théràmène, celui-ci se tirerait d'affaire, et qui estimait que l'existence ne serait plus tolérable alors, alla s'entretenir un moment avec les Trente, puis il sortit pour donner l'ordre aux porteurs de poignards de se tenir bien en vue du Conseil contre la balustrade. Puis il rentra et dit : « A mon avis, membres du Conseil, c'est l'affaire d'un chef digne de ce nom, quand il voit ses amis entraînés dans l'erreur, de ne pas les y laisser. C'est bien ce que je vais faire. Au reste ces gens que vous voyez debout ici déclarent qu'ils ne nous laisseront pas faire, si nous voulons acquitter un homme qui ruine ouvertement l'oligarchie. Il est stipulé dans les lois nouvelles que personne parmi les Trois-Mille ne peut être mis à mort sans un vote de vous, tandis que ceux qui ne sont pas sur cette liste, les Trente ont plein pouvoir pour les faire exécuter. Eh bien, moi — ce furent ses paroles — j'efface de la liste Théràmène que voici, avec notre assentiment à tous. Et cet homme, ajouta-t-il, nous le faisons exécuter. » En entendant ces mots, Théràmène bondit auprès de l'autel d'Hestia et dit : « Et moi, j'invoque ce qui représente la légalité même, pour qu'il ne soit pas au pouvoir d'un Critias d'effacer de la liste ni moi, ni aucun de vous, à son gré, mais que cette même loi qu'ils ont rédigée au sujet des gens de la liste, que cette loi soit appliquée s'il s'agit de juger vous ou moi. Il y a une chose que, par les Dieux, je n'ignore pas : C'est que cet autel ne me sera d'aucun secours, mais je tiens bien à vous montrer que ces gens-là sont à la fois de la dernière injustice vis-à-vis des hommes et de la dernière impiété vis-à-vis des dieux. Pour vous cependant, gens de bien, je m'étonne à l'idée que vous ne vous défendiez pas vous-mêmes, car, vous le savez bien, mon nom n'est pas plus facile à effacer que celui de chacun de vous. » Là-dessus le héraut des Trente appela les Onze pour saisir Théràmène. Ceux-ci entrés avec leurs agents sous la conduite de Satyros, l'homme le plus hardi et le plus impudent, Critias dit : « Nous remettons entre vos mains Théràmène que voici : il a été condamné conformément à la loi; vous autres, vous allez le saisir et le mener où il faut, et vous agirez en conséquence. » A ces mots, voici Satyros, voici les agents qui arrachent Théràmène de l'autel. Théràmène cependant, comme on pouvait s'y attendre, suppliait les dieux et aussi les hommes de jeter les yeux sur ce qui se passait. Cependant le Conseil ne bougeait pas : il voyait que les gens qui étaient près de la balustrade étaient pareils à Satyros, que le devant de la salle était plein de gardes, et l'on n'ignorait pas qu'ils étaient là avec leurs poignards. On entraîna à travers l'Agora l'homme qui prenait, et à grands cris, les gens à témoins de tout ce qu'il subissait. On cite encore de lui, entre autres, le propos que voici : comme Satyros lui disait qu'il aurait à s'en plaindre s'il ne se taisait pas, il demanda : « Et si je me tais, n'aurai-je donc pas à m'en plaindre ? » Et quand il dut, contraint à mourir, boire la ciguë, on raconte qu'il jeta, comme au jeu du cottabe, la dernière goutte, en disant : « A la santé du beau Critias. » Je n'ignore pas que ce ne sont là que des bons mots qui ne méritent guère de mention : mais il faut quand même, je crois, admirer que chez cet homme, malgré l'imminence de la mort, ni le bon sens, ni l'esprit, n'abandonnèrent son âme.